

# EST-CE DE L'OR?

Par CLAIRE DE NESTE

Vraiment vous me défendez... et à votre tour dites-moi... pour venir ainsi me donner un ordre... m'informer une dernière fois... qui êtes-vous? Qui je suis? Un honnête homme, monsieur, qui ne marche pas sur les brisées d'autrui, qui ne me suis pas fait, le complice de l'adversaire. On se jeta entre eux. Messieurs, je vous en prie! —Dites calme! —Laissez-moi faire, grincait le conducteur. Il avait sauté une canne, mais aussitôt Verte le désarma. Le commandant cherchait à l'en-

Répétez... osez papeter!... M. Bonnat, tout pale. —Ce que... vous... Une gifle retentissante sur sa joue lui coupa la parole. Il voulut riposter. Mais sa main emmêlée à un bras trop court, ne put atteindre l'adversaire. On se jeta entre eux.

Messieurs, je vous en prie!

—Dites calme!

Laissez-moi faire, grincait le

trainier.

—A demain, Monsieur, à la première heure, deux de mes amis iront vous trouver.

Bonnat jetait sa carte à son adversaire.

—Et pourquoi faire, Monsieur, si vous plâtrez Pierre Garraud insolent et goguenard. Est-ce que vous avez la prétention de vous battre, par hasard? de vous battre avec moi! hal! hal! hal! elle est bien bonne!

Le jeune conseiller général était une fine lame; il avait eu des duels heureux, notamment pendant la dernière période électorale. Lequel fonctionnaire, lui, n'avait jamais touché une arme, tout le monde le savait, malgré ses fantaisies dont on aimait à rire.

—Mais vous êtes fou... lui murmura le commandant.

—Comment?

Calmez-vous, cher Monsieur, courrouxait Pierre Garraud, une petite façon comme celle que vous venez de recevoir...

—Que je me calme! Pour Dieu laissez-moi faire!

Et il se débattait ostérieusement les mains de ses amis, voulant s'échapper de nouveau.

—Croyez-moi, cher Monsieur, continuait le conseiller général, restez sagement. Anne-Marie, au reste, préviendrait par un mot son ami du moment opportun.

Longtemps les deux hommes demeurèrent enserrés, auprès de la fenêtre ouverte du petit salon, inséparables si leur étreinte curieusement leur était-satisfite.

Le soleil, haut dans le ciel, inondait la place de sa lumière blanche, et s'assoupirait la rumeur confuse de la petite ville. Dans les fourrés ramures des maraboutins, des oiseaux chantent gaiement; des hiboux alentent se poser dans l'azur, avec des cris offerts presque aussi étendus dans leur fuite.

L'horloge du vieux clocher, dont une face étincelait comme une plaque de métal poli au-dessus des toits voisins, sonna trois heures.

Aussitôt les cloches, en une rumeur profonde, annoncèrent la toute voile les vêpres du lendemain et leur carillon sonore, dans la pleine lumineuse du jour, semblaient chanter l'apothéose d'un bonheur sans fin.

Anne-Marie laissa glisser sur ses yeux ses longues paupières pour ne point perdre la vision qui se levait, en elle, par cette lumière chaude, empêche de leurs dourçons; la petite église de Sauvigne, néanmoins de l'église de triomphale, elle, toute blonde en ses robes blanches, et ses fleurs blanches, appartenant à

Le déjeuner, M. Bonnat n'avait pas dit quatre paroles, mais la jeune fille ne s'en était guère aperçue, absurde qu'elle était elle-même par ses pensées. C'était la joie qu'elle avait du retour de Léo, mais aussi la tristesse qu'il fallait causer son nouvel éloignement, sans doute très prochain. Aussitôt après le déjeuner, M. Bonnat était parti, sans toujours préoccupé d'agir, mais sans dire quoi que ce soit à sa fille.

Elle était donc seule, chez elle, lorsque la vieille femme François vint lui dire que M. Duguens demandait à la voir.

Il attendait au salon.

—M. Duguens?

M. Léo, affirma la servante. La surprise d'Anne-Marie était grande. Ni Léo ni son père n'étaient en relations avec le conducteur. Pour que son ami viennent la trouver ainsi chez elle il fallait qu'il y eût à cela quelque motif sérieux.

—Qu'est-ce donc? interrogea-t-elle, fréquente des yeux sa fille. Mon père...

—Est scrit, je le sais, fit Léo souriant.

—Alors... dites!

—Un honneur! un immense honneur, mon amie.

Mon père vient... ma mère... ils viennent... c'est fini de souffrir fini...

Elle était devenue toute pâle, ne tenant pas un mot, se demandant si elle n'était pas la duppe d'une erreure ou d'une illusion.

Mais Léo la rassurait.

Le matin même, son père, qui du reste ayant beaucoup changé à son regard, et qui, depuis son retour, le traitait avec une douceur, avec une mansuetude inaccoutumée, l'avait longuement fait cause de sa situation à Angoulême, de l'avoir qu'il espérait si faire, et, après s'être bien assuré qu'il persistait dans son dessein d'épouser Anne-Marie, lui avait déclaré que, pour sa part, il se proposait plus à ce mariage.

Il était de plus logique que le chamboulement survenu dans les idées de M. Duguens. Comme on l'a dit, la maternité et l'âge avaient beaucoup amoli son caractère, auparavant intraitable; ils avaient élevé en lui un besoin jusque-là inconnu de paix et de tendresse; de

plus, il s'était, par des amis sérieux renseigné au sujet de M. Bonnat et, en homme intelligent il s'était rendu compte qu'il avait noué contre ce d'ingrues préventions.

Enfin et ceci était sans doute le meilleur argument—Léo était en train de se faire, par son travail, une situation sinon brillante, tout au moins aisée; et le jour n'était pas éloigné où il pourrait se passer de son consentement. Qu'aurait donc gagné le père à prolonger sa résistance?

Ce n'en était pas moins pour les deux jeunes gens un grand non-heure. La longue attente s'aggravait; c'était tout de suite, dans quelques semaines, qu'ils seraient mariés.

M. Duguens, père, en effet, avait habité maintenant de voir le mariage se conclure. Il sentait ses forces décliner, et avant de laisser partir son fils il lui avait dit:

—Hâte-toi, mon enfant; je veux ma petite part de votre honneur.

Or, le bonheur pour nous, vieillards, ajoutait avec une insinuable intimité, est un hôte furieux; nous le devons saisir au passage; il a une telle hâte de nous tirer!

Le père se proposait de suivre tous les traits du mariage et de venir dans les débuts en aide au jeune mariage de lui assurer une large assistance.

Il eut souhaité venir lui-même demander à M. Bonnat la main de sa fille; mais il ne pouvait encore sortir.

Le serait Léo qui viendrait à sa place, le surjacent main dans la main; le lendemain le conducteur devait s'absenter. Anne-Marie, au reste, préviendrait par un mot son ami du moment opportun.

Longtemps les deux hommes demeurèrent enserrés, auprès de la fenêtre ouverte du petit salon, inséparables si leur étreinte curieusement leur était-satisfite.

Le soleil, haut dans le ciel, inondait la place de sa lumière blanche, et s'assoupirait la rumeur confuse de la petite ville. Dans les fourrés ramures des maraboutins, des oiseaux chantent gaiement; des hiboux alentent se poser dans l'azur, avec des cris offerts presque aussi étendus dans leur fuite.

L'horloge du vieux clocher, dont une face étincelait comme une plaque de métal poli au-dessus des toits voisins, sonna trois heures.

Aussitôt les cloches, en une rumeur profonde, annoncèrent la toute voile les vêpres du lendemain et leur carillon sonore, dans la pleine lumineuse du jour, semblaient chanter l'apothéose d'un bonheur sans fin.

Anne-Marie laissa glisser sur ses yeux ses longues paupières pour ne point perdre la vision qui se levait, en elle, par cette lumière chaude, empêche de leurs dourçons; la petite église de Sauvigne, néanmoins de l'église de triomphale, elle, toute blonde en ses robes blanches, et ses fleurs blanches, appartenant à

Le déjeuner, M. Bonnat n'avait pas dit quatre paroles, mais la jeune fille ne s'en était guère aperçue, absurde qu'elle était elle-même par ses pensées. C'était la joie qu'elle avait du retour de Léo, mais aussi la tristesse qu'il fallait causer son nouvel éloignement, sans doute très prochain. Aussitôt après le déjeuner, M. Bonnat était parti, sans toujours préoccupé d'agir, mais sans dire quoi que ce soit à sa fille.

Elle était donc seule, chez elle, lorsque la vieille femme François vint lui dire que M. Duguens demandait à la voir.

Il attendait au salon.

—M. Duguens?

M. Léo, affirma la servante.

La surprise d'Anne-Marie était grande. Ni Léo ni son père n'étaient en relations avec le conducteur.

Pour que son ami vienne la trouver ainsi chez elle il fallait qu'il y eût à cela quelque motif sérieux.

—Qu'est-ce donc? interrogea-t-elle, fréquente des yeux sa fille. Mon père...

—Est scrit, je le sais, fit Léo souriant.

—Alors... dites!

—Un honneur! un immense honneur, mon amie.

Mon père vient... ma mère... ils viennent... c'est fini de souffrir fini...

Elle était devenue toute pâle, ne tenant pas un mot, se demandant si elle n'était pas la duppe d'une erreure ou d'une illusion.

Mais Léo la rassurait.

Le matin même, son père, qui du reste ayant beaucoup changé à son regard, et qui, depuis son retour, le traitait avec une douceur, avec une mansuetude inaccoutumée, l'avait longuement fait cause de sa situation à Angoulême, de l'avoir qu'il espérait si faire, et, après s'être bien assuré qu'il persistait dans son dessein d'épouser Anne-Marie, lui avait déclaré que, pour sa part, il se proposait plus à ce mariage.

Il était de plus logique que le chamboulement survenu dans les idées de M. Duguens. Comme on l'a dit, la maternité et l'âge avaient beaucoup amoli son caractère, auparavant intraitable; ils avaient élevé en lui un besoin jusque-là inconnu de paix et de tendresse; de

plus, il s'était, par des amis sérieux renseigné au sujet de M. Bonnat et, en homme intelligent il s'était rendu compte qu'il avait noué contre ce d'ingrues préventions.

Enfin et ceci était sans doute le meilleur argument—Léo était en train de se faire, par son travail, une situation sinon brillante, tout au moins aisée; et le jour n'était pas éloigné où il pourrait se passer de son consentement. Qu'aurait donc gagné le père à prolonger sa résistance?

Ce n'en était pas moins pour les deux jeunes gens un grand non-heure. La longue attente s'aggravait; c'était tout de suite, dans quelques semaines, qu'ils seraient mariés.

M. Duguens, père, en effet, avait habité maintenant de voir le mariage se conclure. Il sentait ses forces décliner, et avant de laisser partir son fils il lui avait dit:

—Hâte-toi, mon enfant; je veux ma petite part de votre honneur.

Or, le bonheur pour nous, vieillards,

vient de la famille, et de la famille

et de la famille et de la famille